



L'épi

Serge Cazenave-Sarkis

Avec ses traits fins et ses cheveux noirs, le visage de Jojo dans sa jeunesse rappelait celui des acteurs de cinéma des années vingt... Longtemps, il avait vainement cherché à se coiffer comme eux, avec une raie sur le côté... Mais, cruelle, la nature en avait décidé autrement. Et c'est avec fatalité, plus qu'avec philosophie, à un âge adulte avancé, blanchi, qu'il avait enfin accepté de porter sur le sommet de son crâne, sans plus le cacher, ce remous extravagant qui pouvait laisser croire que par tous les temps un vent fort cherchait à s'y nicher.

L'épi en lui-même ne le gênait pas, oh non ! Qu'il dût se peigner avec un compas, la belle affaire... Non, c'est le petit rond de peau impudique qui le chagrinait. Cette minuscule partie dénudée qui lui faisait, comme il aimait la nommer en y pointant son majeur, son « deuxième trou du cul » !

Cela faisait presque trois ans qu'on ne s'était pas vu, Je l'avais quitté avec un certain embonpoint, je le retrouvais amaigri, flottant dans une veste de toutes les couleurs. C'est à son sourire que je le reconnus.

Adieu, la tête-moulin... et bonjour à son crâne en peau de fesse. « T'as vu, je me suis fait le maillot ! » m'annonça-t-il sûr de son effet.

Tout aussitôt, je compris... mes yeux se brouillèrent... et nous nous embrassâmes en vieux frères inséparables que nous avons toujours été.

Juste, il me dit : « Eh oui !... moi aussi. »

Nos effusions passées, comme je m'inquiétais de ne pas trouver Juliette à ses côtés – chose impensable –, il m'apprit sans émotion aucune leur récente séparation. Par deux fois en l'espace de trois minutes, le quai sous mes pieds venait de se dérober.

Voir Jojo sans Juju, c'était comme une chambre sans lit. Une forêt abattue. Un corps sans vie. À cet instant, si mon train avait pu refaire le trajet dans l'autre sens, sans aucun doute je l'aurais repris.

Il ne me plaisait plus de revoir l'atelier de la rue des Plantes. Les vieux canapés défoncés et jamais changés sur lesquels nous avons passé des nuits entières à ingurgiter toutes sortes d'alcools en braillant nos derniers écrits, les mêlant sans complexe aux poèmes d'Apollinaire, de Michaux et de Calaferte... inventant des mondes improbables en posant des réponses déconstruites dans l'espoir d'obtenir des questions nouvelles, des questions à nous, vraiment à nous.

Sans Juju, Jojo devenait un bon souvenir de fac – irremplaçable, certes, mais lointain. Sans elle, il est certain que nous nous serions perdus de vue depuis longtemps.

Dans le taxi qui nous menait chez-eux, alors qu'il essayait de me faire partager son combat contre la maladie, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à Juliette. Que s'était-il passé pour qu'ils en viennent à se séparer... Jojo avait tellement besoin de parler qu'il ne se rendait même pas compte que, le regard calé sur mes chaussures, je ne l'écoutais pas. Non, je cherchais une bonne raison pour écourter au plus tôt mon séjour à Paris. Comme une urgence, quelque chose d'inattendu... Je me mis à espérer un coup de fil de ma femme m'apprenant qu'un de nos enfants avait eu un petit accrochage... rien de bien méchant, mais quand même... ou un feu de cave... ou, je ne sais pas moi, un cambriolage... enfin quelque chose qui...

« ...Tu te rends compte !... » venait-il de conclure, hagard, les paupières brûlées, encore habité par son éprouvante histoire. À tout hasard, je dis : « C'est fou. » Il me donna à cet instant l'impression d'être rassuré. D'avoir été compris. « J'étais sûr de ta réaction... Oui, c'est exactement ça, c'est fou ! Il n'y a que toi pour comprendre ces choses-là. Hein, dis-moi, à qui d'autre qu'à toi aurais-je pu les raconter... » Sans le savoir, il m'avait obligé à rendosser mon statut d'ami, mais si l'étoffe pouvait encore faire illusion, sa coupe ne me convenait vraiment plus.

En quittant le taxi, à peine Jojo avait-il fait deux mètres sur le trottoir qu'épuisé, il s'effondra de tout son long. Élégant, tout en gardant le sourire, il me rassura : « Ça va passer... le trajet m'a un peu fatigué, c'est rien, tout va bien... le principal, c'est qu'on soit arrivé. » Tout doucement, il se releva, et c'est en le soutenant du mieux que je puisse que péniblement nous parvînmes jusqu'à l'ascenseur. De la loge entrouverte une voix avec un fort accent nous interpella. « Vous allez bien, Monsieur Krasis ?... » « Oui, très bien, Madame Sun, mon ami est

là, merci ! » « Il faut vous reposer ! » Le ton de la concierge, bien qu'amical, était autoritaire. Comme pris en défaut, je ne pus m'empêcher de confirmer : « Ne vous en faites pas, madame euh... Seneu, je vais bien m'occuper de lui !... » J'entendis un « Ah ! » satisfait, puis la porte se referma.

Les couinements du vieil ascenseur cage couvrirent le fou rire naissant que Jojo, la tête appuyée contre ma poitrine, cherchait à étouffer. C'est tout juste si j'entendais ce qu'il me disait : « ...pas Seneu, oh non !... pas Seneu, Sun... madame Sun... » En dehors de son physique qui avait changé, c'est son odeur aussi qui avait disparu. Il sentait un peu moins la térébenthine et plus trop la pisse de chat... Tout à coup, des sanglots, pareils à ceux des enfants, se mêlèrent à ses rires. Ça y est, j'y étais ! C'était le parfum du tabac à pipe qui avait disparu. Comme il était long à venir ce sixième étage. Pour passer le temps, je résumais : Jojo peint moins, vit sans chat et ne fume plus. Enfin arrivé, tellement Jojo lâchait la bonde que je fus obligé d'appuyer sur le bouton arrêt pour empêcher l'ascenseur de redescendre. Je l'avais enveloppé dans mes bras et le serrais fortement contre moi. Ma chaleur corporelle ne portait en elle aucun sentiment, le corps glacé de mon ami pouvait bien s'y réchauffer, elle ne le trahirait pas. À un étage inférieur, quelqu'un râla. En poussant les portes grillagées avec mon dos, toujours enlacés, je réussis à nous extraire du minuscule habitacle. Ses mains s'étaient mises à trembler. Sans le lâcher, en glissant mon épaule sous la sienne, je m'étais permis de fouiller dans ses poches pour récupérer les clés de son appartement... il s'était laissé faire.

Rien n'avait changé, ou presque. Des dizaines de toiles de tous formats représentant Juliette à tous les âges couvraient les murs. J'en eus le souffle coupé. J'abandonnai Jojo dans un large fauteuil et m'affalai près de lui. Plein d'appréhension, je murmurai : « Où est Juliette ? » Il se pencha par-dessus la petite plaque en ciment qui faisait office de table basse et, tout en la caressant, me dit : « Elle est morte. Le mois dernier. » Ses sanglots avaient disparu. Il fixait la table en s'y usant nerveusement les ongles comme pour y graver quelque chose. « Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? » Je lui avais posé cette question sans me rendre compte que j'étais en train de lui broyer la cuisse. Il se leva. « Elle ne le souhaitait pas. Ni toi, ni personne... » D'un petit meuble, il sortit une bouteille de whisky ainsi que deux verres et nous les remplit. J'avais des difficultés à parler. Mes poumons étaient tellement comprimés qu'ils m'arrachaient le haut des bras et tout l'arrière du cou. Je réussis à

articuler : « Elle est au Montparnasse ? » « Non, elle voulait être incinérée. » Je n'insistai pas et avalai mon verre. Jojo en fit autant et nous resservit. L'annonce avait été terrible, mais en comparaison avec les minutes précédentes, je me sentais mieux. J'avais retrouvé mes marques. Ils n'avaient jamais cessé de s'aimer. Le plan de table restait inchangé. À nouveau nous allions pouvoir nous parler sans avoir l'impression d'être ou trop près ou trop éloignés l'un de l'autre. Juliette n'était pas avec nous, mais qu'importe, elle nous quittait parfois... Nous n'avions qu'à faire comme si elle était partie à la cuisine pour y préparer son délicieux tagine de poulet au citron vert qui nous régalaît autrefois...

Nous pouvions y croire, ne serait-ce que quelques minutes... jusqu'à ce que son silence nous interpelle – que son absence dans un vertige bouleverse nos mémoires... Autrefois...

Jojo s'était endormi. Il était tard. Nous n'avions pas mangé. Je n'avais pas faim. La lune par la haute verrière éclairait l'atelier.

Il y avait des siècles que je ne m'étais pas baladé dans Paris la nuit.

Descendre l'avenue du Maine. Une ou deux rues avant la gare, bifurquer à droite, emprunter la rue de la Gaîté et laisser couler mon regard sur les façades des plus jolis petits théâtres parisiens... Ah ! Comme longtemps j'avais rêvé de voir une de mes pièces à l'affiche de l'un d'eux... Seulement pour cela, il aurait fallu que je sois en mesure d'en terminer au moins une... et cette chance ne me fut jamais donnée. Incapable de conclure quoique ce soit. Pénurie de dernier acte ! Le dramaturge vira journaliste des sports. Gagné – perdu. Deux finalités offertes. Je n'en demandais pas plus.

Les restaurants japonais s'alignaient les uns derrière les autres, comme des chenilles processionnaires jusqu'à la rue Saint-Denis où les peep-shows à leur tour prenaient le relais. Je n'avais jamais mangé japonais ni vu de spectacle érotique. C'était l'occasion ou jamais. Je me laissai tenter par le bagout persuasif d'un portier de type méditerranéen, qui avait eu la bonne idée de m'absoudre en m'affirmant que, sous son aspect pornographique, ce spectacle était avant tout de l'art, du grand art ! J'adoptai l'allure entendue de l'homme qui sait reconnaître ces choses-là, et pénétraï curieux, à peine inquiet, à l'intérieur de l'étroite salle obscure où une réelle scène d'amour à quatre s'exécutait sans pudeur ni artifice sur un filet tendu à un mètre

au-dessus de ma tête. Une dizaine de spectateurs silencieux, tous provinciaux comme je l'étais devenu, semblaient s'être isolés du monde, mais à leur insu, leurs yeux exorbités trahissaient un coupable et bien terrestre intérêt.

Les lumières étaient dirigées de telle façon qu'on baignait jusqu'au cou dans un épais bain d'ombre. Seuls étaient fortement éclairés les comédiens qui se produisaient. Par moments, un énorme sexe, ou les seins généreux d'une actrice, passaient au travers des mailles du filet. Malgré nous, nous ne pouvions pas nous empêcher de lever les mains pour tenter de les saisir, de les caresser...

Queue de Mickey de mon enfance... comme les années étaient vite passées ! Aucun forain ne pouvait résister à ma bonne bouille en ce temps-là. Au premier tour de manège, elle m'était systématiquement offerte... Alors, me sachant favorisé, situation peu valorisante, mon orgueil naissant, je prenais un air penaud, et laissais passer deux ou trois tours avant de brandir de façon ostentatoire ma misérable capture en feutre noire sous le regard ébloui de mes parents attendris.

Cette fois, la situation était tout autre, point de parents à qui plaire, de forain à séduire, ni de trophée accroché à une pince à linge à brandir fièrement... L'opulente poitrine ne se laisserait pas attraper. C'était interdit.

La musique qui accompagnait les ébats se fit brusquement plus bruyante, plus vive aussi. Comme obéissant à son ordre, les coups de reins s'intensifièrent, les sexes des hommes allant et venant, opiniâtres, firent battre leurs couilles rasées de plus en plus rapidement sur les fesses des filles... Professionnelles, celles-ci se mirent aussitôt à gémir puis à crier de plaisir. Je ne voulais qu'y croire ! Au comble de leur excitation, alors que dans l'air étouffant des odeurs suspectes commençaient à se faire sentir, un peu saoul, je m'apprêtais à grimper sur ma chaise pour être au plus près de l'action, quand au fond de ma poche, avec insistance, à plusieurs reprises mon téléphone vibra.

– Euh... oui ?

– C'est moi...

– C'est toi, Jojo !... ça ne va pas ?... tu dormais si bien tout à l'heure que je n'ai pas voulu te...

– Si, si... ça va... j'entends de la musique, tu es où ?...

– Ah ?!... Tu veux que je te ramène quelque chose... Il y a quelque chose qui te ferait plaisir ?

– Non, merci. Je peux te parler ?

– Bien sûr, Jojo, j'arrive !

– Non, non, reste où tu es. C'est mieux. Pour moi, ce sera plus facile... Voilà, c'est au sujet de Juju...

– Juju ?

– La plaque en ciment sur laquelle nous avons posé nos verres...

– Ju... ?

– Oui, je voudrais que tu fasses la même chose pour moi... Tu veux bien ?...

– Mais enfin Jojo, toi, tu n'es pas mort ! Tu es vivant ! Tu vas lutter !

– Non, c'est fini... Tu me promets ?

– Oui, mais non ! Attends ! Déconne pas ! J'arrive !... Tu m'entends ?

– Tu trouveras tout ce qu'il faut près du grand chevalet...

L'air était doux dehors. Et pur ! En passant rapidement devant le portier, je ne pus m'empêcher de lui grimacer un sourire en lui brandissant un pouce en érection. Complice, il voulut me taper sur l'épaule. Je ne sentis qu'un léger courant d'air caresser ma nuque. Mon portable collé à l'oreille, j'étais déjà loin.

– Jojo ?... Jojo, tu es là ?...

Je n'obtenais plus de réponse. Pour autant, il n'avait pas raccroché. La verrière devait être ouverte, de temps en temps je reconnaissais le bruit d'une moto ou d'une voiture qui passait dans sa rue.

– Jojo, merde ! Tu m'entends ?!...

Il était aux environs de onze heures du soir, la rue de la Gaîté était grouillante de monde. J'ai toujours détesté marcher vite. Quant à courir... n'en parlons pas. Dix mètres tout au plus, à la plage, pieds nus sur le sable, avec mon chien.

J'avais l'impression de ne pas avancer.

« ...pardon !... pardon !... »

– Jojo !... C'est quoi cette histoire de ciment ?

« ...ah ! Putain... pardon !... »

– T'es toujours là ?... Tu veux dire que les cendres de Juliette...

« ...pardon !... »

– Jojo ?

« ...pardon, excusez-moi... »

– Jojo !...

Je marchais sur l'avenue du Maine, il me restait encore cinq cents mètres à parcourir. Il faisait sombre. L'avenue était déserte. À l'autre bout des ondes une entêtante sirène de police s'était mise à résonner, fort, si fort qu'elle m'empêchait de continuer à suivre les mouvements de la rue des Plantes. J'accélérai le pas. Puis une deuxième. Par mon portable soudain, je perçus déformé ce que par mon autre oreille j'entendais maintenant distinctement. En trombe une ambulance me dépassa. Elle tourna à droite. Moi aussi. Au pied de l'immeuble de Jojo, un bouquet de gyrophares jaunes et bleus incendiait la rue.

Jojo venait de se défenestrer.

Arrivé tout près de l'impact, une énorme femme que je reconnus à son accent se jeta sur moi, je croyais qu'elle allait me frapper. Elle hurla : « Pourquoi l'avez-vous laissé seul ? Pourquoi ?... » Je ne pus répondre, j'ai écarté les bras en signe d'impuissance. Puis bêtement, pour me justifier, j'ai montré mon portable. Elle fit volte-face en haussant les épaules et partit s'enfermer dans sa loge.

Comme Jojo me l'avait indiqué, je trouvai au pied du grand chevalet tout le nécessaire du parfait maçon : une truelle, un large récipient en plastique noir (celui-là même qui avait servi pour mouler Juju), un sac de cinq kilos de ciment à prise rapide, du sable et un petit jerricane contenant de l'eau.

Me désignant comme exécuteur testamentaire, une lettre précisant ses dernières volontés était jointe au tout. Aussitôt, je prévins ma femme qui, accompagnée de notre fils aîné, vint me rejoindre avec sa voiture.

Nous accomplîmes ensemble toutes les démarches administratives et profitâmes de l'appartement pour passer à Paris une petite semaine de vacances. Noël approchait, mon épouse rêvait depuis longtemps de voir les Champs-Élysées illuminés, et mon fils Michel Leeb (il passait à l'Olympia).

J'attendis le dernier jour pour vider dans l'auge les cendres de mon ami. Les jours précédents, le courage m'avait manqué. En tournant le mélange, je me demandais de quelle façon originale j'allais pouvoir enjoliver ce funeste mortier, quand subitement celui-ci, fortement dosé en « prompt », se figea sur mon dernier tour de truelle.

Il m'avait entendu. Ok ! Mon vieux Jojo, au naturel, ça n'est pas plus mal. Je ne touche plus à rien – promis.

Et c'est ainsi que le lendemain, comme il l'avait souhaité, à tout jamais, nous les abandonnâmes au vent tout en haut de la blanche falaise d'Étretat.

Juju, toute simple dans sa robe grise gravée d'un cœur d'amoureux (que je m'étais permis discrètement d'achever), et Jojo, égal à lui-même, frappé pour l'éternité des pierres de son accidentel et fidèle épi minéral.